

# Lire Heidegger sans délirer

## (Pour une éthique de l'interprétation)

François Fédier

Toute lecture implique une interprétation. Lorsqu'il s'agit, en plus, de traduire ce que l'on a lu, l'importance de l'interprétation – plus exactement : l'emprise qu'elle exerce sur la traduction – augmente de manière exponentielle.

Dans le livre de Peter Trawny, publié en français aux éditions du Seuil sous le titre *Heidegger et l'antisémitisme*, est développée une argumentation visant à démontrer que le philosophe serait coupable d'un "antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être" (entendons bien : un antisémitisme viscéral, qui ne ferait qu'un avec le cœur de sa pensée ultime).

Lorsqu'on porte une accusation de ce type, il est impératif de veiller à ce que l'argumentation censée la fonder soit irréprochable. Voyons ce qu'il en est.

\*

Vers la fin du livre, se trouve – couronnement conclusif du réquisitoire – une dernière "preuve", présentée comme suit :

Dans la dernière remarque directe sur les Juifs des *Cahiers noirs* on peut lire : «La prophétie est la technique de défense par rapport au caractère destinal de l'histoire. Elle est un instrument de la volonté de puissance. Que les grands prophètes soient juifs est un fait dont le caractère secret n'a pas encore été pensé. (Remarque pour les ânes : cette note n'a rien à voir avec de "l'antisémitisme". Celui-ci est aussi bête et répréhensible que les procédés sanglants et, surtout, non sanglants que le christianisme engagea contre les païens...)» [*Op. cit.* p. 147 sq.]

«Qu'est-ce qui est dit au juste ? [se demande aussitôt Trawny – et il répond, p. 148 sq.] :

Que la prédiction et l'intervention sont dirigées contre une compréhension «du caractère destinal de l'histoire» qui, quant à lui, rappelle fortement la  $\mu\omicron\iota\pi\alpha$  grecque, le tissage insondable d'un fil du destin auquel mêmes les dieux grecs se trouvent soumis. Ce faisant, Heidegger semble présupposer que le prophète parle principalement de l'avenir et non, de manière critique, du présent...»

Rien qu'à lire ce commentaire, on voit que Trawny est fort mal à l'aise avec la teneur réelle du texte. Ses traducteurs français, quant à eux, ont carrément *supprimé* les guillemets dont Heidegger a pourtant pris soin de pourvoir le mot de "prophétie" dans la première phrase de la citation. Ce faisant, ils consacrent (si je puis dire) le parti pris de Trawny – qui se résume dans la phrase : "Heidegger semble présupposer que le prophète parle principalement de l'avenir et non, de manière critique, du présent."

Trawny comprend en effet ce texte de Heidegger comme s'il y était question de la prophétie en général, activité contre laquelle il y aurait par ailleurs (selon Heidegger !) à redire.

Est-ce bien cela que dit Heidegger à la page 159 du volume 97 de l'Édition intégrale ? Il n'est pas possible de répondre à cette question sans aller regarder précisément ce qui est écrit. Voici donc comment il me semble que doit être traduit le texte dont on a lu ci-dessus une version altérée :

"Prophétie", c'est la technique qui permet de se défendre contre ce que l'histoire a de destinal. Elle est un instrument de la volonté de puissance. Que les grands prophètes soient des Juifs, c'est un fait, dont le tréfonds n'a pas encore été pensé. (Note pour les ânes : la remarque n'a rien à voir avec l'"antisémitisme". Ce dernier est tout aussi insensé et inacceptable que la manière d'agir sanglante, et surtout la manière d'agir non sanglante du christianisme contre "les païens".)

Dans le texte original, trois mots sont entre guillemets : "prophétie", "antisémitisme" et "les païens". La traduction française, publiée aux éditions du Seuil, ne garde les guillemets que pour le mot "antisémitisme".

Pourquoi Heidegger met-il des guillemets à certains mots ? "Les païens", ainsi désignés, ce sont clairement tous ceux qui, aux yeux des premiers chrétiens, vivent encore dans la croyance rustique et périmée du "polythéisme". Quant aux guillemets du mot "prophétie", ils donnent à entendre que l'acception dans laquelle ce mot est pris ne correspond pas à ce qu'est la prophétie véritable.

Ne pas respecter la graphie originale, c'est donc pousser les lecteurs non avertis à lire le texte de Heidegger comme Trawny et ses traducteurs le comprennent – c'est-à-dire comme s'il s'agissait d'une remarque concernant la prophétie en général.

En réalité Heidegger, écrivant "prophétie" entre guillemets, évoque implicitement (alors qu'Hitler s'est maintes fois présenté comme "prophète") le célèbre discours du 30 janvier 1939, jour anniversaire de l'accession au pouvoir des nazis. Hitler y déclare : « Je tiens aujourd'hui à être une nouvelle fois prophète : si la finance juive internationale, en Europe et hors d'Europe, parvenait à précipiter une nouvelle fois les peuples dans une guerre mondiale, le résultat en serait non pas la bolchévisation de la

planète et, partant, la victoire des Juifs, mais bien l'anéantissement de la race juive en Europe.»

Voilà à quoi se réfèrent selon moi les guillemets de la “prophétie” dans la première phrase de ce texte. Mon hypothèse s’oppose diamétralement à celle de Trawny : elle présume que Heidegger souligne ici la différence radicale qui sépare une pseudo-prophétie (par exemple celle d’Hitler “prédisant” un avenir qu’il se fait fort de façonner à volonté) et la prophétie des grands prophètes juifs.

Y a-t-il une autre indication permettant d’étayer cette interprétation ? C’est bien le cas. L’indication est tout aussi claire que les guillemets dont Trawny et ses traducteurs n’ont pas su (ou pas voulu) tenir compte. Mais pour la saisir, il faut se soucier de comprendre la teneur philosophique de ce qui est dit. La deuxième phrase du texte cité explique : *Elle* (la pseudo-prophétie) *est un instrument de la volonté de puissance*. Trawny et ses traducteurs voudraient que Heidegger ait écrit : Toute prophétie, y compris bien sûr en premier lieu la prophétie des grands prophètes juifs, est un instrument de la volonté de puissance. Avancer une telle chose, c’est tout simplement – alors même que l’on prétend avoir détecté “un antisémitisme inscrit dans l’histoire de l’être” – montrer que l’on ne comprend rien à ladite *histoire*. Rappelons donc que la volonté de puissance – dans la pensée historique de l’être – est le dernier avatar ou la dernière configuration, au sein de la pensée métaphysique, de ce qu’est l’être de l’étant. Prétendre que la prophétie des grand prophètes juifs (lesquels vivent avant même que ne se déploie la pensée présocratique en Grèce) relève de la volonté de puissance, c’est aussi ridicule que si, par exemple, on cherchait à nous faire croire qu’Isaïe, Jérémie, ou Ézéchiel utilisaient des machines à écrire pour rédiger les prophéties.

Attachons-nous plutôt à comprendre ce qu’écrit Heidegger. Pour cela, comme l’ont depuis toujours expliqué les meilleurs esprits, il faut que l’interprétation soit d’abord et avant tout attentive à *l’esprit du texte* – et non pas guidée par des fantasmes.

Partons de la première indication : les guillemets du premier mot. “Prophétie” (entre guillemets), cela signale qu’il va être question d’une prétendue prophétie, laquelle est aussitôt caractérisée comme “technique qui permet de se défendre contre ce que l’histoire a de destinal” – dans l’original : « *Technik der Abwehr des Geschicklichen der Geschichte* ». Isolé, le mot *Abwehr* sert à nommer les services de contre-espionnage (*Abwehr* porte l’idée de “se défendre contre une menace”). Ce qu’esquive ainsi la pseudo-prophétie, c’est ce dont traitent abondamment les textes de Heidegger rassemblés sous le titre commun de *Cahiers de travail* (ou *Cahiers noirs*) – et que l’on retrouve par ailleurs dans les grands traités des années trente et quarante : **l’histoire destinée de l’être**.

Dans le n° 124 du Cahier VI (p. [492] sq. du tome 94 de l'Édition intégrale) Heidegger va même jusqu'à énumérer les moments-charnières de ce grand mouvement où la pensée philosophique – depuis les anciens Grecs jusqu'à nous – emprunte ces étapes, qui sont autant de jalons :

La *sentence* d'Anaximandre, les *sentences* d'Héraclite, l'«enseignement» de Parménide, le *Phèdre* de Platon, la *Métaphysique* d'Aristote (Livres Z-Q) ; les *Méditations* de Descartes, la *Monadologie* de Leibniz, les trois *Critiques* de Kant, la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, le *Traité sur la liberté* de Schelling, les *Posthumes* de Nietzsche.

L'histoire destinée de l'être se scande ainsi au travers de quelques textes majeurs de la tradition philosophique, où se décline le sens du terme "être". Ce dernier finit, à l'époque contemporaine, par prendre la figure de la volonté de puissance. Si nous voulons comprendre où en est aujourd'hui l'histoire de l'humanité, il est primordial, dit Heidegger, que nous arrivions à décrypter la généalogie de ce sens. Car ce qui nous est envoyé, adressé, destiné comme notre tâche historique, c'est bien d'être capables de nous hisser à la hauteur de cette histoire.

Ce qui se donne aujourd'hui pour "prophétie" est au contraire désigné par Heidegger comme une «technique» déployée pour *ne pas* affronter le rude travail de faire face à ce que l'histoire nous destine. La deuxième phrase précise : elle est un instrument de la volonté de puissance.

Or ce qu'Hitler "prophétise", c'est, annoncé par celui qui entend bien en assurer la mise en œuvre, l'«anéantissement de la race juive» – si cette dernière «parvenait une nouvelle fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale». Cette "prophétie" a évidemment toutes les chances de se "réaliser" puisque qu'elle va de pair avec le but paranoïaque de la complète purification raciale vers laquelle tend toute la "politique" du dictateur. Nommer "prophétie" ce qui n'est rien d'autre qu'une imprécation, c'est usurper d'une manière particulièrement perverse un titre éminent de la spiritualité juive. Mais cette usurpation ne peut étonner que ceux qui ne tiennent pas compte d'une remarque que Heidegger a plusieurs fois réitérée : toute opposition qui prend la forme d'un anti- (donc au premier chef l'antisémitisme) reste tributaire de ce à quoi elle s'oppose, et ne peut continuer de s'y opposer que si elle prend mesure sur ce qu'elle se figure *fantasmatiquement* être ce dont il faut à tout prix se débarrasser. L'antisémitisme radical, de ce fait, trouve sa formulation achevée dans la "prophétie" qui prédit "l'anéantissement de la race juive".

À cet antisémite qui pose avec impudence au "prophète", Heidegger répond sobrement en disant : « les grands prophètes sont des Juifs ».

Pourquoi Heidegger précise-t-il « les *grands* prophètes » ? Si c'est bien à Hitler que pense Heidegger lorsqu'il prend soin de munir le mot prophétie de guillemets, le fait d'évoquer les prophètes juifs en ces termes ne peut pas être compris autrement que comme une *rectification* : entre la pseudo-prophétie et la vraie prophétie, il n'y a décidément aucune commune mesure. D'autant plus que la suite met les points sur les "i". Je dois ici signaler que ma traduction n'est qu'un tout petit peu meilleure que celles des traducteurs de Trawny. C'est que Heidegger, pour caractériser la singularité de la grande prophétie, se sert (manifestement avec une intention précise) d'un mot inusité : le neutre *das Geheime* – formé à partir de l'adjectif *geheim* (ce qui n'est pas à découvert, mais au contraire toujours en train d'échapper).

Le mot courant pour le "secret" dans l'allemand d'aujourd'hui, c'est *das Geheimnis*. Le fait que Heidegger n'emploie pas ce terme mais a recours au mot *das Geheime* demande explication. Il le demande "déontologiquement" du traducteur, si ce dernier entend être un bon professionnel ; il le demande *éthiquement* à celui qui prétend lui-même se traduire devant ce que Heidegger manifestement pense de façon inhabituelle.

Car c'est justement pour ne pas aller du côté du "secret" – telle est mon interprétation – qu'il choisit un terme rare, mais dont la signification ne pose aucune difficulté pour tout familier de la langue allemande. Ce mot en effet, parle à partir de la racine *heim*, parente elle-même de l'anglais *home*. *Home* désigne, tout comme *Heim*, le "chez-soi", la maison, le foyer, c'est-à-dire le lieu par excellence du séjour à l'abri. Le préfixe *Ge-* intensifie l'acception du radical. Pour entendre ce que cherche à dire Heidegger avec ce terme, il me paraît bon – en m'inspirant de la formulation bien connue de saint Augustin «*interior intimo meo*» – de recourir à la périphrase : « ce qui est plus intime encore que l'intimité même ». Quel peut être ce foyer *intimissime* de la prophétie des grands prophètes juifs ?

Heidegger souligne ici que ce foyer « n'a pas encore été pensé ». Dans la parenthèse qui suit immédiatement ces mots, on peut lire que cette « remarque n'a rien à voir avec de l'"antisémitisme" ». Quelle remarque ? Le constat « que les grands prophètes sont des Juifs » (suivi d'une incise pour le moins troublante : ce qu'est en son tréfonds la prophétie authentiquement juive « n'a pas encore été pensé »).

Si l'on se remémore avec quelle hargne la propagande hitlérienne diffusait en Allemagne, puis dans toute l'Europe occupée, le slogan de la "race juive source de tous les maux" – on peut comprendre comment un simple mot, à lui tout seul, le mot "juif", par une sorte de pollution de la langue, peut fonctionner comme catalyseur de haine, ou en tout cas de méfiance.

Or Heidegger, dans le texte que nous sommes en train de lire, ne manifeste ni méfiance ni haine à l'égard des Juifs. Il parle des « grands prophètes » – en attirant l'attention sur le fait que le sens authentique de la prophétie ne saurait se réduire à l'idée simpliste selon laquelle elle consisterait à connaître d'avance l'avenir. Pour ce qui nous concerne aujourd'hui, le plus significatif, c'est que Trawny et ses traducteurs n'ont pas été capables de lire ce qui est pourtant écrit en toutes lettres ; pour eux (et ils tiennent à ce que cette entente devienne celle de tous leurs lecteurs), il va de soi que le mot "Juif", chez Heidegger, ne peut qu'avoir la même connotation que dans la phraséologie nazie. Or c'est précisément ce que rend impossible une lecture honnête du texte. Pourquoi donc Heidegger préciserait-il que le foyer le plus intime de la prophétie juive n'a pas encore été pensé, sinon pour inciter à la prudence les esprits trop enclins à se laisser dicter leurs opinions par le matraquage antisémite des nazis. Aujourd'hui, il nous faut symétriquement conseiller, à tous ceux parmi nos contemporains qui seraient trop vite convaincus de lire des propos antisémites dès qu'ils s'agit de déclarations portant sur les Juifs, de pratiquer la vertu éthique de la circonspection. C'est pourquoi Heidegger prend soin d'ajouter des guillemets au terme "antisémitisme". Il s'agit de prendre ce mot tel que l'entend un antisémite déclaré, par exemple le dictateur auquel on vient de faire allusion, chez qui l'antisémitisme s'est entièrement découvert comme une haine inconditionnelle portée à l'encontre de tout ce qui est juif – ou même seulement *soupçonné* de l'être.

Au contraire de la "prophétie" de ce faux-prophète (qui ne recèle rien d'encore non-pensé – son fondement est en effet la volonté de puissance), la prophétie des « grands prophètes » recèle au plus profond d'elle-même quelque chose – dit Heidegger – qui n'a pas encore été pensé.

Nous voici devant une occasion d'exercer notre perspicacité herméneutique. Voilà qui n'est pourtant pas si difficile, pour peu que l'on observe la loi de toute herméneutique simplement honnête : ne jamais interpréter que dans le sens de ce qu'on interprète.

Le terme par lequel se dit prophète en hébreu, « *nabi* », porte en même temps les deux acceptions "d'être appelé" et "d'appeler". Le prophète est appelé par l'Éternel, et il appelle le peuple élu à écouter la Parole de l'Éternel.

Il ne me semble pas aberrant de voir, dans le lien qui se tisse dans ce double appel, quelque chose de cette intimité plus qu'intime qui gouverne et signe le prophétisme hébraïque. Une chose, ici, est donc claire : pour Heidegger, la prophétie vraie ne se réduit assurément pas à prédire l'avenir ; autre chose y

est en jeu, à savoir : le rapport de l'être humain avec la divinité – rapport abyssalement complexe, dont le prophète juif est au premier chef le témoin et même en partie l'acteur.

À présent peut se mesurer exactement la pertinence de la note entre parenthèses qui suit : (*Note pour les ânes...*). Je garde cette traduction, non sans insister sur le fait que le mot *âne* (*Esel*) est encore plus méprisant en allemand qu'en français. Pour garder la nuance, il faudrait recourir à un mot souvent utilisé par Bernanos : le mot *imbécile*. L'imbécile est en effet bien davantage qu'un âne. La rigidité de son obstination n'est plus seulement animale : sous forme d'assurance somnambulique, elle devient son principe pour la conduite de la vie. Il est désormais tellement persuadé *par principe* de détenir la vérité qu'il n'y a plus la moindre possibilité de lui faire entendre raison.

Que dit cette *Note pour les imbéciles* ? Que la remarque qui vient d'être faite (« les grands prophètes sont des Juifs ») n'a aucun accent ni aucun relent d'antisémitisme. Si je pouvais ajouter une parenthèse à la parenthèse, je signalerais volontiers que cette remarque laisse bel et bien entendre qu'Hitler, se prétendant "prophète", n'est en réalité qu'un faux-prophète chez qui il n'y a pas à trouver la moindre forme de grandeur.

Mais là n'est pas l'essentiel, car c'est la suite qui doit requérir notre attention. Nous allons une nouvelle fois voir comment une traduction tendancieuse déforme le propos pourtant clair de Heidegger. Ce dernier, en effet, qualifie l'antisémitisme à l'aide de deux adjectifs : *törricht* et *verwerflich*. Les traducteurs de Trawny les rendent par "bête" et "répréhensible". Or *törricht* dérive du substantif *Tor*, qui désigne un être dérangé, un malade mental, bref un fou. Heidegger parlant de l'antisémitisme en souligne ainsi clairement l'aspect pathologique – ce qui disparaît avec la traduction pateline de Julia Christ et Jean-Claude Monod, lesquels essaient ainsi de faire croire aux lecteurs que Heidegger minimiserait la nocivité de l'antisémitisme. En réalité Heidegger en parle comme d'une psychose – ce qui est aujourd'hui encore la manière la plus pertinente de caractériser l'antisémitisme. J'ai proposé "insensé"; j'aurais pu traduire aussi par "démentiel".

Après avoir cerné ce qu'est l'antisémitisme (à savoir un trouble qui relève de la démence), Heidegger, avec le second qualificatif, désigne la manière dont on doit se comporter à son égard. L'adjectif *verwerflich* est tout aussi parlant que *törricht*. On y lit le radical *werfen*, jeter, lancer – renforcé par le préfixe *ver-*, lequel porte la nuance d'effectuer l'action jusqu'au bout. Il s'agit donc d'un complet rejet. "Répréhensible" – c'est-à-dire pouvant être réprimandé – atténue sensiblement la force de ce qualificatif. Ma traduction (par *inacceptable* – j'aurais pu aussi proposer *inadmissible*) a au moins le mérite d'insister

sur la part d'intransigeance qui est ici exigée. Quand on consulte les synonymes allemands de *verwerflich*, on voit qu'ils vont tous dans un sens extrême : *abscheulich* (abominable), *schändlich* (odieux), *ekelhaft* (répugnant), *verabscheuungswürdig* (exécration).

Les qualificatifs par lesquels Heidegger caractérise l'antisémitisme ne laissent aucune place à l'équivoque. Mais la malveillance avec laquelle on a jusqu'ici prétendu lire et traduire ces passages pourtant si clairs est telle qu'il est nécessaire de suivre le sage conseil de Chamfort : « *La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.* »

Heidegger déclare donc l'antisémitisme inacceptable – entendons bien : *l'antisémitisme, c'est-à-dire cette réaction d'hostilité psychotique contre tout ce qui peut être regardé comme "juif"*. Ce qu'il s'agit ici de comprendre, c'est quel type de folie est à l'œuvre quand on s'acharne ainsi contre un groupe particulier d'êtres humains.

Heidegger choisit comme exemple de persécution celle que les Chrétiens, une fois le christianisme reconnu comme religion d'État, ont exercée à l'encontre des "païens". Ainsi prend-il, relativement à l'antisémitisme, la bonne distance : suffisamment loin pour ne pas être rendu muet par l'horreur que suscite le programme d'assassinat systématique mis en train par les nazis, et pourtant suffisamment près, mais cette fois d'un autre phénomène d'hostilité (dans la mesure où, Heidegger lui-même étant issu de la tradition et des coutumes chrétiennes, il est, au moins en partie, impliqué dans cette référence). Que signifie donc, ici, la persécution des "païens" ?

Pour nous y retrouver, il faut donner toute son importance à la distinction qui est faite entre les deux temps de la persécution. D'abord, cette persécution a été sanglante, puis elle a cessé de l'être. L'incise (*"et surtout la manière non sanglante"*) permet de comprendre pourquoi des guillemets sont ajoutées au mot "païen". Dès lors que la persécution sanglante n'a plus lieu d'être, commence en effet le temps de la dérision et du mépris : tous ceux qui persistent alors à ne pas se convertir ne sont plus regardés que comme des êtres bornés, des demeurés dont la déchéance peut faire raisonnablement douter qu'ils soient véritablement encore des humains. La persécution atteint ainsi son but non plus au moyen de l'élimination physique des persécutés – son véritable triomphe est de faire admettre l'idée que l'assassinat de ces "sauvages" constitue un "progrès" de la "civilisation". Aujourd'hui encore, l'opinion dominante enseigne que la transition du "polythéisme" au "monothéisme" est une étape décisive dans la montée vers la "modernité".



Si nous professons nous-mêmes l'opinion dominante, le propos de Heidegger ne peut que nous choquer : comment peut-il mettre en parallèle l'anéantissement des Juifs d'Europe et un ensemble de pratiques certes répréhensibles, mais qui ont finalement contribué à l'apparition de la mentalité contemporaine ? Réponse : parce que, jugeant tout autrement que nous la persécution mise en œuvre par les Chrétiens du IV<sup>ème</sup> siècle après J.-C., Heidegger ne la minimise en aucune façon. Elle est au contraire pour lui quelque chose de *démentiel* et d'*inadmissible*, ce qui lui permet (juste après la fin de la guerre) de prendre la mesure du crime nazi perpétré contre les Juifs.

Comment comprendre l'aspect *démentiel* de la persécution antipaïenne ? Voilà qui demeure obscur tant qu'on ne comprend pas sérieusement ce que dit Heidegger. "Démentiel" doit être pris au sens le plus fort, comme nous l'avons déjà signalé. Qu'y a-t-il de dément, c'est-à-dire de *pathologique* dans la persécution des païens par les Chrétiens ? On trouve un commencement de réponse dans les étonnantes pages que Montaigne (Livre II, chap. XIX) consacre à « l'Empereur Julian, surnommé l'Apostat ». Ce dernier, lit-on, « par la cruauté d'aucuns Chrétiens » avait dû se rendre à l'évidence « qu'il n'y a point de bête au monde tant à craindre à l'homme que l'homme. » En d'autres termes : certains Chrétiens, à peine le Christianisme devenu religion d'État, sont emportés par une sorte de fureur qui leur fait massacrer les populations restées fidèles à la spiritualité antique. Contrairement à l'Empereur Julien (lequel, selon ce que dit Montaigne, « était ennemi de la Chrétienté, mais sans toucher au sang »), ces Chrétiens-là *touchent au sang*.

La question décisive qui se pose dès lors est bien : comment des Chrétiens peuvent-ils à ce point aller à l'encontre de ce qui leur est demandé ? N'est-il pas dit dans les Évangiles (*p. ex.* Matthieu 5<sup>43-44</sup>) : « Vous avez entendu qu'il a été dit : "Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi". Mais moi, je vous dis : "Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent". » ?

Que s'est-il passé pour que ceux qui sont exhortés à aimer leurs ennemis en deviennent les persécuteurs ? Rien de moins qu'un complet bouleversement dans la façon de comprendre ce qu'est un *ennemi* – un bouleversement où la figure de l'ennemi est désormais façonnée à partir du *fantasme*, en un mot : où le rapport aux païens vire à l'*antipaganisme*.

Antipaganisme – tout comme antisémitisme – n'est pas un terme que l'on peut prendre au gré des divers points de vue dans une acception élastique, couvrant aussi bien un préjugé stupide que la volonté délibérée d'anéantir l'*Ennemi par excellence*. Le préjugé, voire une antipathie débile à l'égard de l'*autre* relèvent de la bêtise répréhensible. L'antisémitisme est au contraire (comme tout ce qui prend, pour

s'opposer, la forme d'un anti-) un déploiement exponentiel de haine fondé sur une idée fixe, ou plus exactement : une idée qui obéit aveuglément à une fixation obsessionnelle qui lui fait voir partout à l'œuvre ce qu'il a identifié comme le principe de tout mal. C'est précisément là que réside la folie qui rend un tel comportement à tous points de vue inadmissible. De même que, pour l'antisémite, le "Juif" accumule un ensemble de tares dont le rapport à la réalité n'est plus ce qui compte, de même, pour qui a viré à l'antipaïen, le "païen" est un *suppôt de Satan* – chose contre quoi il est vertueux de tout entreprendre (en réalité, comme symboliquement) pour en provoquer l'éradication.

Souvenons-nous de la formule de Maurice Barrès : "Que Dreyfus soit coupable, je le déduis de sa race." La tonalité ignoble du propos occulte son ineptie – laquelle au contraire éclate si l'on s'avise de prétendre inversement : que Dreyfus soit innocent peut se déduire de sa race. Penser pouvoir *déduire* la culpabilité ou l'innocence d'un être humain dans son individualité d'une notion aussi imprécise que celle de "race", ce n'est jamais qu'une grossière pétition de principe – que s'autorisent tout ceux qui justifient leur fureur accusatrice en prétendant agir "pour le bon motif".

Il n'est donc nullement exagéré de parler de *folie* pour caractériser ce type d'emportement. Le terme de *paranoïa*, à condition d'en entendre le sens à partir du terme grec – soit : un raisonnement dont la "logique" est parallèle à toute logique ; non pas la pure et simple absence de pensée (*ἄνοια*), mais un substitut de pensée que seul le délire fait tenir ensemble – le terme de *paranoïa*, donc, nomme très exactement l'écart, ou plutôt le gouffre qui s'ouvre dans de tels débordements. Le "sémite" qui suscite la haine de l'antisémite est tout aussi fantasmagorique que le "païen" que combat l'antipaïen. Il en va de même avec le "communiste" pour un anticommuniste, si bien qu'à Washington vers 1951, lors des procès maccarthystes contre les accusés de "menées antiaméricaines", on a pu voir les présumés "communistes" traités comme l'avaient été les "ennemis du peuple" pendant la Grande Purge à Moscou aux alentours de l'"Année trente sept" : ici comme là, le simple fait d'*accuser* un prévenu suffit pour que ce dernier devienne d'emblée un *coupable*, en attente d'être *condamné*.

Toutes proportions gardées, il y a quelque chose d'analogue dans la manière dont est portée contre Heidegger l'accusation d'antisémitisme. Tout d'abord, là aussi – après qu'aujourd'hui, partout dans le monde civilisé, la catastrophe qu'est la Shoah est incontestablement regardée comme un crime –, le fait d'accuser quelqu'un d'être antisémite, c'est d'emblée faire porter sur lui le poids d'un soupçon valant à lui seul condamnation.

Regardons précisément comment on procède pour susciter un tel soupçon. Heidegger écrit que l'antisémitisme est *insensé* et *inadmissible*. Personne ne peut raisonnablement soutenir que ce signalement minimise de quelque façon que ce soit l'antisémitisme. Mais en proposant "bête" et "répréhensible" pour rendre ces deux termes, les traducteurs de Trawny dénaturent l'entente que l'on devrait avoir du texte, si seulement on le lisait dans l'esprit qui l'anime. Et surtout : ils incitent ainsi leurs lecteurs à croire que Heidegger minimise l'antisémitisme et le tient pour quelque chose d'anodin. Pourtant il y a dans le contexte immédiat quelque chose qui interdit d'aller dans ce sens : la référence à la persécution antipaganiste, et à la scandaleuse méconnaissance que cette dernière affiche à l'égard de la grande spiritualité antique, telle qu'elle s'exprime par exemple dans l'εὐσέβεια, la déférence révérente, par exemple, des grand poèmes tragiques athéniens.

Le principe herméneutique auquel aussi bien Trawny que ses traducteurs se tiennent systématiquement tout au long de leur dénonciation peut donc se formuler : ne tenir aucun compte de *l'esprit* de ce qu'écrit Heidegger pourtant en toutes *lettres*.

Vérifions cela en examinant deux autres textes qui figurent dans *Heidegger et l'antisémitisme* à titre de "preuves" dudit "antisémitisme".

\*

Aux pages 52-53 est proposée la traduction suivante d'un extrait de texte (à lire sous le n° 38 du Cahier XII – GA 96, p. [56]) :

*Par leur don particulièrement accentué pour le calcul, les Juifs "vivent" depuis le plus longtemps déjà d'après le principe racial, raison pour laquelle ils se défendent contre son application illimitée. La mise en place de l'élevage racial ne provient pas de la "vie" elle-même, mais de la subjugation de la vie par la machination. Ce que celle-ci manigance à travers une telle planification est une déracialisation complète des peuples, à travers la fixation dans l'installation uniformément bâtie et découpée de tout étant. Avec la déracialisation va de pair une auto-aliénation des peuples – la perte de l'histoire – i.e. des domaines de décision en direction de l'estre.*

Sans m'attarder à l'aspect peu intelligible du texte qu'on vient de lire, j'en donne ma propre version :

Les Juifs "vivent" *avec leur don prononcé pour le calcul* depuis longtemps déjà en suivant le principe racial – raison pour laquelle ils s'opposent aussi avec la dernière véhémence à ce que ce principe soit appliqué sans limitation. L'organisation de l'élevage racial ne tire pas son origine de la "vie" elle-même, mais au contraire du surpassement en puissance de la vie par la fabrication (*Machenschaft*).

Ce que cette dernière poursuit avec une telle planification, c'est de *dépouiller les peuples de tout ce qui peut leur conférer de la race*, en les soumettant au joug de l'organisation où tout étant se voit identiquement structuré et sommé d'arborer une coupe uniforme. Perdant tout ce qui peut faire qu'ils soient racés, les peuples connaissent du même coup une aliénation par rapport à ce qu'ils sont en eux-mêmes – ils perdent leur histoire vraie – c'est-à-dire la zone où il est possible de se décider par rapport à l'estre.

Ce qui nous intéresse d'abord, c'est de comprendre comment Trawny et ses traducteurs passent à côté de ce que dit Heidegger – plus exactement : comment ils ne comprennent pas que Heidegger, en réalité, s'en prend aux nazis et à leurs allégations visant les Juifs.

Première phrase (notons que le verbe *vivre* y est entre guillemets) : « Les Juifs “vivent” (...) depuis longtemps déjà en suivant le principe racial... ». Seconde phrase (le terme *vie* y est aussi entre guillemets) : « L'organisation de l'élevage racial ne prend pas sa source dans la “vie”. »

Bien lire ces deux phrases, c'est s'apercevoir de ceci : la seconde contredit – ou plutôt *corrige* ce que dit la première. Or c'est précisément ce que ne veulent voir ni Trawny, ni ses traducteurs : au contraire, ils font comme si, dans ces deux phrases, Heidegger exposait unitairement un “antisémitisme de son cru”. En réalité, dans la seconde phrase, Heidegger met en évidence la mystification de la propagande nazie.

La première phrase, en effet, présente une sorte d'amalgame de thèses nazies concernant les “Juifs” : d'abord le thème bien connu (longtemps même avant le nazisme) du “don particulier pour le calcul” ; ensuite l'imputation de “vivre” selon le principe de la pureté raciale ; enfin la remarque particulièrement perverse – apparue après la promulgation des Lois de Nuremberg (septembre 1935) instituant une stricte séparation entre “Aryens” et “Juifs” – selon laquelle, cette séparation étant pratiquée depuis des temps immémoriaux par les Juifs eux-mêmes, ces derniers seraient particulièrement mal venus de protester contre son institution dans l'“Allemagne nouvelle”.

À cela, Heidegger réplique en notant simplement que le soi-disant “principe racial” (le principe de la “pureté raciale”) n'est nullement ce qui a assuré à la communauté juive de survivre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, vu que ce “principe” n'a pu faire apparition que très tardivement, après la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Imputer aux “Juifs” de “vivre” depuis toujours selon ce principe est donc un anachronisme caractérisé. Ici, tout comme dans l'exemple que nous avons analysé plus haut, c'est en

exposant les implicites de ce qui lui tient le plus à cœur dans son travail qu'il convient de voir comment Heidegger réfute les allégations des idéologues antisémites.

Or, dans le texte ci-dessus apparaît significativement le terme *Machenschaft* – dont la traduction correcte n'est pas possible si l'on ne fait pas l'effort de suivre attentivement tout le travail de Heidegger durant les années qui précèdent le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Heidegger lui-même a mis en garde contre l'erreur qui consisterait à prendre ce mot dans une acception péjorative (acception qu'il ne prend, d'ailleurs, que quand il est employé au pluriel). Le traduire par "machination" (comme le font Julia Christ et Jean-Claude Monod) est donc simplement un contresens – qui ne fait que reprendre en l'entérinant la théorie de Trawny, telle qu'elle se formule dans le titre allemand de son petit livre : *Heidegger und der Mythos der jüdischen Weltverschwörung* (soit : *Heidegger et le mythe du « Protocole des Sages de Sion »*). Le titre allemand n'a pas été retenu pour la traduction en français, mais bien l'accusation qui le sous-tend : Heidegger serait coupable d'antisémitisme puisque, selon lui (?) "les Juifs" "maniganceraient" (d'où le nom de "machination") une conjuration visant à s'emparer de la Terre entière. Telle est en effet la thèse insoutenable que Trawny et ses traducteurs veulent malgré tout imposer. C'est pourquoi un mot d'explication s'impose.

Le mot féminin *Machenschaft* est en lui-même très simple. Il se décompose comme suit : radical *Machen* + désinence *-schaft* (équivalent de la désinence anglo-saxonne *-ship*, comme on peut l'illustrer à l'aide des termes désignant l'amitié en anglais et en allemand : *Friendship – Freundschaft*). *Machen* est le verbe qui dit l'action de faire, au sens matériel de pétrir, façonner, bâtir. Chez Heidegger, la *Machenschaft* est prise dans un sens philosophique rigoureux, et n'implique aucun trait péjoratif. C'est pourquoi je le traduis par "fabrication" (d'autres traductions sont possibles, à condition de garder ce que cherche à dire Heidegger avec ce mot). Car ce qu'il cherche à dire, c'est un caractère constitutif de la pensée occidentale – depuis le monde grec jusqu'à nous –, un trait qui s'accroît de plus en plus à mesure que notre histoire devient histoire universelle.

La prouesse philosophique dont Heidegger a été en l'occurrence capable, c'est d'avoir détecté au cœur de la pensée grecque le germe de ce qui deviendra à proprement parler la *Machenschaft*. Ce germe, où la *Machenschaft* ne se trouve encore qu'à l'état latent (il lui faudra plus de mille ans d'incubation avant de paraître au grand jour au XVII<sup>ème</sup> siècle), a trouvé, au commencement grec de notre histoire, sa désignation à travers les noms de τέχνη et ποίησις. Mais au stade de l'histoire de l'être où nous nous trouvons, τέχνη et ποίησις, s'étant pour ainsi dire complètement vidés de leur acception originale,

n'apparaissent plus que sous ce visage de la *Machenschaft* – de la “fabrication” ou si l'on préfère de la *faisabilité* – entendons : de ce primat du “faire”, de la *facilitas* (non pas ce que nous entendons aujourd'hui par “facilité”, mais bien la “faisabilité”, entendue au sens le plus ouvert possible). En ce sens ouvert, la “fabrication” – la *fabricabilité* – devient aujourd'hui le critère même de ce qui peut être regardé comme *réel*.

*Machenschaft* ainsi mise au jour, nous pouvons revenir au texte pour en donner une interprétation conforme à l'esprit qui l'anime. Si nous veillons à lire sans dévier de ce qui est écrit, il ne peut échapper que la seconde phrase – comme nous l'avons déjà souligné – *contredit* la première. Ce seul fait interdit que l'on prenne ce texte comme le font Trawny et ses traducteurs : comme trahissant une variété particulière d'antisémitisme.

Ce que vise ici Heidegger, c'est en effet tout autre chose : après avoir exposé trois rengaines de la propagande antisémite alors en plein déchaînement, il donne à voir – en se référant à la notion de *Machenschaft*, c'est-à-dire à sa plus propre pensée, telle qu'elle se présentait alors – pourquoi l'argumentaire nazi est irrecevable – non seulement parce que frauduleux et abject, mais d'abord parce qu'infondé et intellectuellement malhonnête. Et il le donne à voir d'une façon d'autant plus cinglante, qu'elle vient pour ainsi dire en ricochet frapper de plein fouet le foyer même où l'antisémitisme puise sa prétention centrale : être le rempart devant le déferlement de la “nocivité sémite”.

Ce qu'il faut bien voir ici, c'est en effet que Heidegger ne met justement pas en cause les Juifs, mais bien les nazis, désignés comme les promoteurs du “*principe racial*”, qu'ils érigent en socle de leur législation.

Exposons avec les termes d'aujourd'hui ce que recouvre l'expression “principe racial”. Il s'agit bien délibérément d'un programme, dont l'objectif est d'optimiser la “race aryenne”, en procédant à une stricte sélection du “matériel génétique sain”, ce qui implique d'écarter sans scrupule le “matériel génétique nuisible”.

Ce programme paranoïaque n'est concevable qu'à l'époque contemporaine, repérée historiquement comme l'époque où se déploie la “volonté de puissance”.

Dans le texte que nous avons sous les yeux, Heidegger souligne ensuite que la mise en œuvre de ce programme aboutit à « *dépouiller les peuples de tout ce qui peut leur conférer de la race* » (« eine vollständige Entrassung der Völker »). La traduction publiée, ici encore, n'évite pas le contresens, puisqu'elle rend cette tournure par « une complète déracialisation des peuples ». Traduire en postulant

la cohérence de ce qu'on traduit, c'est ici au minimum comprendre qu'une application du "principe racial" (autrement dit : une "racialisation") *ne peut pas* entraîner une *déracialisation*. Nous rencontrons ici de nouveau la nécessité qu'il y a, quand on lit un texte, de prendre au sérieux ce qui est écrit, et non pas d'introduire dans le texte une acception qu'on lui suppose de parti pris.

Il se trouve que Heidegger respecte la fine distinction que fait la langue allemande entre deux mots presque homophones : *rassig* et *rassisch*. Trawny signale bien ce fait, mais c'est pour aussitôt le minimiser et lui ôter toute portée réelle. De fait, ces deux mots si proches portent des significations radicalement hétérogènes. Le premier, "*rassig*", c'est l'adjectif qui désigne ce qui est racé, de belle allure, ce qui a (comme on dit encore) "de la race" ; quant au second, "*rassisch*", c'est l'adjectif qui désigne le racial, au sens anthropométrique.

Ce que nous invite à méditer Heidegger, c'est donc le fait qu'une *racialisation* (entendons : le fait d'envisager l'ordre humain exclusivement à partir du racial) ne peut qu'animaliser l'être humain, et ainsi rendre impossible toute humanité vraie, telle qu'elle trouve ici à se dire, notamment avec le mot "racé" – où il se pourrait bien qu'on puisse entendre un écho de *ἀρετή* des anciens Grecs : non pas la "vertu", mais cette splendeur dans laquelle fait apparition tout ce qui ressort de par son excellence.

\*

Venons-en pour finir au troisième texte qui est censé accabler son auteur. Cela se trouve entre guillemets dans la traduction française en haut de la page 76. Le paragraphe commence p. 75 :

Avec cette tendance très répandue à attribuer aux Juifs un mode de vie sans patrie et donc cosmopolite, l'ennemi insaisissable qui mène la guerre au plan international entre en scène. On le rencontre ainsi chez Heidegger : « la juiverie mondiale, excitée par les émigrants qu'on a laissés partir d'Allemagne, est partout insaisissable, et malgré tout ce déploiement de puissance elle n'a nulle part besoin de participer aux actions militaires, face à quoi il ne nous reste plus qu'à sacrifier le meilleur sang des meilleurs de notre propre peuple. »

Le texte original se trouve à la page 262 du tome 96 de l'Édition intégrale. Dans le livre de Trawny et dans la traduction que nous venons de citer, le texte est présenté comme l'opinion de Heidegger. Est-ce le cas dans l'original ? En aucune manière. La première chose qui saute aux yeux, dans le texte original, c'est le numéro qui le précède. Nous lisons en effet : « 9°) Le Judaïsme mondial... » [Notons sans tarder que traduire *das Weltjudentum* par "la juiverie mondiale", c'est forcer le texte. *Das Judentum* s'entend comme tous les mots allemands comportant un suffixe *-tum*, par exemple *das Königtum*, le royaume (ou

tous les mots anglais à suffixe *-dom*, comme *Kingdom*), sans nuance péjorative. Traduire ce mot simplement par “Le Judaïsme...” s’impose donc, d’autant mieux que, même si Heidegger rapportait, dans ce texte, une formulation non dénuée d’antisémitisme, son vocabulaire ne verse jamais dans l’ordurier.].

Quant au fait que ce propos soit précédé d’un numéro, voilà qui ne peut qu’inciter un lecteur honnête à prendre connaissance des autres numéros, et à essayer de comprendre le sens de l’énumération. Car il y a, aux pages 261 et 262 du volume en question, dix assertions, rédigées (comme le précise Heidegger lui-même en commençant) « *au début de la troisième année de la guerre planétaire* » – soit à l’été 1941.

Quel est le statut de ces assertions ? Heidegger les nomme (entre guillemets) « *Tatsachen* » – ce que l’on peut traduire par “des états de choses”, ou bien par “des faits”, au sens de ce qui peut se constater. Les guillemets au mot “*Tatsachen*” sont là pour signaler que ces “faits” sont constatés et répertoriés (comme le précise en toutes lettres Heidegger) par “le sens commun”, soit par le *gewöhnlicher Verstand* – entendons : par l’*entendement ordinaire*, lequel est un témoin et un juge dont la perspicacité n’est jamais entièrement fiable. D’où, juste avant que ne commence à proprement parler l’énumération, cette remarque qui ne laisse plus aucun doute : « *rien que des “faits”, lesquels ne sont jamais qu’à moitié vrais, et pour cette raison prêtent à tous les errements* ». [Je traduis ainsi le dernier membre de phrase : *und deshalb irrig*, pour rendre sensible l’effet d’écho entre le début et la fin de cette séquence. Au début, la nouvelle guerre est qualifiée de *planétaire*, ce qui doit être entendu à partir l’acception grecque du *πλανητόν*, à savoir de ce qui est *errant*.] Tout ce qui suit énumère donc l’opinion que se fait n’importe qui, c’est-à-dire quiconque se laisse aller à croire qu’il ne faut pas faire d’effort pour avoir des critères solides – bref : non pas Heidegger lui-même !

Avec les deux exemples précédents, nous avions à faire à une simple incompréhension, due à un manque patent de sérieux dans le métier d’interprète. Avec ce troisième, nous sommes dans une situation différente. À présent, plus moyen de plaider seulement l’incompétence. Quelque chose de bien plus grave est en jeu : une volonté délibérée de donner le change aux lecteurs. Il vaut en effet la peine de savoir que le petit livre de Trawny a été mis en vente en Allemagne avant même que ne soit publié le volume où l’on peut aller vérifier si les citations correspondent bien au texte original. Le résultat de ce qui porte, dans le langage du droit pénal, le nom de “dissimulation de preuve” a naturellement été que les premiers lecteurs, y compris les premiers critiques, perfidement mis en condition, ont massivement adhéré à la thèse calomnieuse de l’“antisémitisme” et du “nazisme” de Heidegger.



Pour que la falsification apparaisse au grand jour, il suffit de citer le texte original des dix “constats” dont parle Heidegger. Rappelons que ce texte est noté pendant l’été 1941. Et n’oublions pas la qualification de ces “constats” : « *rien que des “faits”, lesquels ne sont jamais qu’à moitié vrais, et pour cette raison prêtent à tous les errements* ». Voici le texte :

- 1°) Nous sommes partout vainqueurs depuis deux années.
- 2°) Le nombre des gens dont il faut assurer la survie augmente sans cesse, étant donné que les territoires conquis sont aussitôt soumis au blocus.
- 3°) Les territoires à administrer s’étendent de plus en plus.
- 4°) Les possibilités de négociation politique sont épuisées vu que nous n’avons plus d’interlocuteur en face de nous.
- 5°) La guerre sur plusieurs fronts, qui passait pour évitée grâce à une politique géniale, voici qu’elle est devenue une réalité – et cela de par notre propre choix.
- 6°) L’éventualité d’une décision fondamentale s’est évanouie, étant donné que ne reste plus comme possible que la confrontation armée.
- 7°) Dans tous les domaines où il s’agit de prévoir les manières d’agir et de planifier, il n’y a plus, à titre d’horizon visible, que la pure et simple continuation de ce “qui s’est fait jusqu’ici”.
- 8°) La tendance des ennemis à devenir tous pareils dans leur façon de se comporter se parachève.
- 9°) Le judaïsme mondial, aiguillonné par les émigrants qu’on a laissé partir d’Allemagne, est partout insaisissable et n’a pas besoin, au milieu de tout le déploiement de puissance, de prendre part à la moindre action militaire, alors qu’au contraire, pour nous, il ne reste plus qu’à sacrifier le meilleur sang des meilleurs de notre peuple.
- 10°) Dissimuler le mieux possible l’ensemble de cette situation de l’Europe et de l’Allemagne, autrement dit sortir de l’encerclement pour être désormais assiégés, voilà ce que l’on nomme le “nouvel ordre européen”.

Comment lire ce texte sans délirer ? La réponse est simple : en appliquant toute l’attention à ne pas perdre de vue l’ensemble. Or l’ensemble du texte, ici, c’est aussi bien ce qui précède l’énumération que les dix numéros qui viennent d’être lus. Se focaliser sur un seul des numéros, c’est se mettre hors d’état de comprendre ce que dit l’auteur.

Que dit ici l’auteur – et je rappelle la date de rédaction du texte : été 1941 – alors que vient d’être déclenchée l’invasion de l’Union soviétique et que les troupes allemandes semblent en passe de réitérer à l’Est la guerre-éclair qu’elles avaient menée avec succès l’année précédente à l’Ouest ?

Je pense appréhender la teneur réelle de ce texte en disant qu’il se présente comme un bilan général de la situation, tel que peut l’établir, à ce moment là de la guerre, l’opinion courante. Or ce bilan est à tous points de vue négatif. Résumons-en l’idée générale : la politique suivie jusqu’ici par le régime aboutit partout à une impasse.

Soulignons bien le point essentiel : ce n'est pas grâce à une capacité exceptionnelle de réflexion que ce bilan peut être tiré. Heidegger insiste sur le fait que les inférences qu'il consigne ne demandent rien de plus que l'usage de "l'entendement ordinaire", c'est-à-dire cette faculté essentiellement capable de relever, comme dit Vladimir Nabokov, « ce qu'un lecteur moyen, appartenant à un degré de civilisation moyen, perçoit comme conforme à une réalité moyenne de la vie. » C'est donc en prenant mesure sur cet étalonnage que Heidegger – tenant compte des diverses informations disponibles et, en particulier, de la propagande diffusée par le régime – note que l'enlisement dans une situation sans issue est désormais aussi inévitable que manifeste. N'oublions pas de préciser qu'une telle déclaration, si elle avait été rendue publique en 1941, aurait sans doute – au prétexte de son "défaitisme" – causé à son auteur de graves ennuis.

Comment donc lire ce qui est consigné au n° 9 ? En ne perdant pas de vue que cette réflexion concernant les Juifs prend place au milieu d'un catalogue présentant tous les fiascos de la politique nazie. Cette réflexion, comme les deux que nous avons commentées plus haut, est elle aussi d'abord et avant tout un propos dirigé contre la politique nazie, *et non pas une diatribe contre les Juifs*.

À l'été 1941, alors que la "Shoah par balles" n'est pas encore connue, ce que perçoit l'entendement ordinaire de la politique menée contre les Juifs ne peut encore que souligner à quel point cette politique est incohérente.

Ici peut être discerné en quoi le fait de constater que les Juifs émigrés sont hostiles à l'Allemagne n'est en fait qu'une demie-vérité. Un fait bien établi y est éclipsé, à savoir que l'immense majorité des Juifs allemands étaient par tradition des patriotes convaincus, qui s'étaient engagés sans réserve pour leur pays pendant la Première Guerre mondiale. C'est donc à contre-cœur, une fois la persécution commencée, qu'ils ont quitté l'Allemagne, non sans avoir été honteusement spoliés de tous leurs biens. En sous-entendu de cette remarque se profile ainsi un aspect particulièrement pervers du mécanisme par lequel les nazis ont orchestré la persécution des Juifs. Si en effet les Juifs émigrés ont cherché à mettre en garde contre le nazisme les peuples parmi lesquels ils s'étaient réfugiés, c'est parce qu'ils avaient lourdement souffert de la haine hitlérienne, et non pas parce qu'ils auraient été des ennemis ataviques de l'Allemagne.

Dans cette lumière, ce qui saute aux yeux (à condition que ces derniers ne soient pas aveuglés par un mur de prévention), c'est ceci : dès avant que l'"opération Barbarossa" ne se brise devant Moscou, Heidegger relève les raisons pour lesquelles est déjà consommé le désastre de cette *pseudo-politique* –

raisons clairement perceptibles pour n'importe quel individu faisant usage d'un minimum d'entendement.

Aujourd'hui, n'importe qui ayant simplement du bon sens peut ainsi connaître quelle a été la véritable attitude de Heidegger pendant la dictature hitlérienne – si du moins ne lui est pas soustraite une partie essentielle de l'information. C'est là que l'on perçoit les ressorts obscurs de la calomnie : en diffusant dans les médias, à l'aide de citations soigneusement tronquées, la calomnie d'un "antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être", on distille une rumeur destinée à déboussole le public et l'on conditionne du même coup ce dernier à réagir conformément à cette rumeur.

L'antisémitisme, aujourd'hui, est l'objet d'une réprobation largement consensuelle. Installer dans l'opinion publique la rumeur que Heidegger serait coupable d'antisémitisme est donc une opération dont le succès est d'avance assuré, dans la mesure où dénoncer l'antisémitisme – là où antisémitisme il y a – est unanimement regardé comme une opération de santé publique.

Entreprendre, comme je le fais, de montrer que les arguments en faveur de cette thèse ne tiennent pas debout si on les examine sérieusement, voilà qui se heurte à une difficulté de taille : tous ceux en effet qui se sont laissé convaincre par des arguments fallacieux et des preuves biaisées se trouvent dans une situation embarrassante : car il n'est jamais facile de faire marche arrière et de reconnaître qu'on a été grugé.

*« Les calomnies, même réfutées, n'en laissent pas moins de longues traces dans les cœurs passionnés qui les ont recueillies avec joie, et qui les voient détruire avec regret. »*

Ce mot d'André Chenier permet de saisir dans toute sa complexité la situation où nous nous trouvons. Les calomnies colportées au sujet de Heidegger – présentées comme des informations vérifiées – ne pouvaient que susciter dans l'opinion dominante un ressentiment vis-à-vis de la pensée et de la personne du philosophe. Ce ressentiment pouvait paraître légitime tant que les calomnies n'étaient pas réfutées. Mais dès lors qu'elles le sont, comment ceux qui n'ont pas su y discerner le ton de la calomnie vont-ils pouvoir réagir?